

Presque aussitôt, un grand diable de laquais, à mine patibulaire, nu teint cuivré et à l'air insolent, qui gardait un cheval attaché à un anneau d'une des arcades, s'avanga rapidement vers le cavalier qu'il salua jusqu'à terre, et attendit ses ordres.

L'inconnu se pencha vers le laquais, échangea quelques mots à voix basse avec lui, puis il mit lestement et gracieusement pied à terre.

Mais, dans ce mouvement, si rapide qu'il fut, les plis du manteau se dérangèrent pendant une seconde, et cette seconde suffit pour que le capitaine qui, embusqué près d'un arbre, avait suivi curieusement tout ce qui se passait, murmurât à part lui :

— Corbieux ! je ne m'étais pas trompé, c'est bien elle. Que vient elle faire par ici.

Pendant ce temps, le cavalier avait jeté la bride aux mains du laquais, s'était enveloppé de nouveau dans son manteau, puis il s'était enfoncé à grands pas sous les arcades après avoir dit ces simples mots :

— Ne bouge pas jusqu'à mon retour, Mahom !

Recommandation à laquelle le laquais avait répondu :

— Soyez tranquille !

Aussitôt qu'il avait vu l'inconnu s'éloigner, le capitaine s'était mis de nouveau à sa poursuite.

L'inconnu suivit pendant un instant les arcades, puis il traversa la place, fit quelques détours à travers les arbres dans le but sans doute, comme le supposa le capitaine, de faire perdre sa piste à ceux qui auraient tenté de l'épier, puis tout à coup il disparut comme un farfadet sous la voûte sombre de la porte d'un magnifique hôtel.

Le capitaine Vatan était un trop fin limier pour se laisser dépister par les ruses plus ou moins adroites de l'individu qu'il voulait connaître. Aucun de ses mouvements ne lui avaient échappé. Mais force lui fut de s'arrêter à quelques pas de l'hôtel devant la porte duquel se tenait un monde de laquais.

Deux choses importaient à l'aventurier. D'abord, savoir quel était l'hôtel dans lequel avait disparu l'individu qu'il suivait ; puis quel motif l'amenait dans cet hôtel.

A la rigueur, la première chose était facile. La seconde, au contraire semblait d'une difficulté extrême.

Mais l'aventurier en avait vu bien d'autres. Il ne se décourageait pas facilement.

Il appuya l'épaule contre un arbre, baissa la tête sur la poitrine et se mit à réfléchir profondément.

Depuis deux ou trois minutes à peine, il était dans cette position, lorsqu'il se sentit frapper sur l'épaule et qu'une voix joyeuse dit à son oreille :

— Que faites-vous donc là, capitaine ; est-ce que vous dormez ?

— Non certes, ami Clair-de-Lune, seulement je ne le cache pas que je suis très-embarrassé.

— Bah ! qu'est-ce que vous avez donc ? demanda Clair-de-Lune, car c'était en effet le chef des « Vauriens du Pont-Neuf » qui avait si à l'improviste interrompu les rêveries de l'aventurier,

— Avant tout, explique-moi donc comment diable il se fait que je te rencontre par ici. Est-ce que tu y connais quelqu'un ?

(A CONTINUER).

Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

OU

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE IX

ORQUEIL ET CRÉDULITÉ

— Les nouvelles sont-elles bonnes ?

— Excellentes ; le feu couve partout sous la cendre ; que nous disions un mot il va y avoir un soulèvement général, à Kief, à Kazan, à Odessa, à Moscou, ici, dans toutes les villes un peu considérables.

— Parfait ! et de l'étranger ?

— Les loges travaillent énormément, un de nos émissaires qui est allé se plaindre qu'on nous oubliait, écrit que tous les comités vont s'occuper de nous. Tu sais qu'ils n'ont pas réussi avec les rois d'Espagne et d'Italie, pas plus qu'avec Guillaume de Prusse, cela les a un peu refroidis, on va laisser les gouvernements en repos dans ces pays-là, jusqu'à nouvel ordre bien entendu, mais pour nous secourir de toute manière, et ma foi nous avons résolu de commencer immédiatement la campagne.

— Dans ce cas je te recommande un fameux scélérat, qu'il serait bien temps de supprimer.

— Vraiment ! lequel ? demanda Fœdora, auquel ce mot de supprimer fit un froid au cœur.

— Ce brigand de colonel Artamof.

— Il a été question de lui, reprit la jeune fille avec hésitation.

— Et qu'avez-vous décidé ?

— Les secrets du comité ne m'appartiennent pas, répondit Strella, toujours hésitante, puis elle ajouta : C'est cependant quelque chose de bien grave de tuer un homme.

— C'est bien plus grave de le laisser vivre quand il est dangereux, s'écria Nadiège avec un rire sec et dédaigneux, aussi j'espère bien que ma princesse Nihil aura su remplir son devoir.

— Je l'ai rempli, reprit la comtesse presque à voix basse, et comme se parlant à elle-même.

Poupée sans ressort, pensa la Sibérienne, nous t'avons bien jugée en ne te découvrant ni nos noms, ni nos projets ; la condamnation d'un misérable chef de police te fait trembler ; que deviendrais-tu donc si tu savais que ton empereur... Mais sans rien laisser deviner de ses pensées, elle se mit à exalter le patriotisme de cette jeune fille de l'aristocratie qui, secouant les préjugés de sa caste et sachant faire céder une pitié naturelle et un cœur généreux aux grands mouvements d'une âme, décidée à sacrifier ses plus chères affections, n'écoutait que la voix du devoir et s'immolait en victime à l'amour de son pays, la régénération de la société, au triomphe de l'idée appelée à renouveler un monde décrépité, odieux, tombant de vétusté.

Ces grands mots vides de sens, mais d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, produisirent leur effet habituel sur l'esprit utopiste, rêveur et facilement enthousiaste de la jeune Russe.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que, grisée par ces discours et fière de ce qu'elle avait fait Fœdora, si on lui eut présenté la plume, aurait d'une main ferme signé par patriotisme l'arrêt condamnant à mort l'excellent Pankratief ou la pieuse comtesse Tatiana.

Enhardi par son premier succès la Sibérienne voulut sonder plus profondément le terrain.